Un chef-d'oeuvre sur le dos : (monologue)

Autor(en): **Marcel, André**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 14

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-218685

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Se brise en cinq morceau ma pipe infortunée :
Tandis qu'alors, perdant l'usage de mes sens,
Je demeure muet sur ces débris fumants.

. . . . . .

C'en est fait, tu n'es plus, ô ma pipe chérie,
O ma consolatrice, ô ma fidèle amie ;
Le destin, à ton corps prodiguant des beautés,
Le fit pour redoubler encor ses cruautés.
Pour moi, dont le bonheur consistait dans ma pipe,
Je t'adresse ces vers à toi, mon cher Alcippe,
Dont la tendre amitié compatit à mes maux.
Je te voue en ce jour mes funèbres travaux,
Heureux si mon récit, faisant couler tes larmes,
Pour ton sensible cœur possède quelques charmes,
Bien plus heureux encor si tes yeux attendris
Viennent quelques instants pleurer sur ces débris.

7 janvier 1814. **Alex Vinet.**

UNE BELLE FÊTE REVANCHE

Il y a quelque temps, M. John Landry, ancien syndic d'Yverdon et doyen du Grand Conseil, a publié, dans le *Journal d'Yverdon,* un très intéressant historique de nos chemins de fer vaudois. On a eu l'heureuse idée de nouer la gerbe et d'éditer une brochure qu'on a eu l'aimable attention de nous adresser. Nous l'avons lue avec un vif intérêt et nous ne pouvons résister au désir d'en reproduire une page qui, certainement donnera à plusieurs de nos lecteurs l'envie de lire le reste.

Il s'agit du récit des fêtes d'inauguration, en 1862, à Fribourg et à Lausanne, de la ligne Lausanne-Fribourg-Berne (ligne dite «d'Oron») dont le tracé avait donné lieu à de vifs débats, à de laborieux pourparlers, à des conflits de compétence que rappelle M. Landry. Puis, il arrive à l'inauguration.

* * *

Après avoir suivi les péripéties de la lutte acharnée que nous avons essayé de résumer, on est véritablement ahuri en lisant le récit de cette fête magnifique dans les journaux de l'époque.

Elle commença à Fribourg, où les hôtels étaient trop étroits pour accueillir la foule des participants venus de toutes parts.

Un grand banquet y réunit les membres du Conseil fédéral, les Conseils d'Etat des cantons de Vaud et de Fribourg au grand complet et les délégations des gouvernements cantonaux, ainsi qu'un grand nombre d'invités de marque nationaux et étrangers. Le président de la Confédération Staempfli, celui du Conseil d'Etat de Fribourg Schaller, et le président du gouvernement vaudois Eytel, y prononcèrent de beaux discours, qui résumaient les difficultés de l'entreprise, arrivée à bon port, en exprimant l'espérance d'un succès favorable aux deux cantons et à la Confédération toute entière.

Ces trois orateurs, aujourd'hui à l'honneur, étaient justement ceux qui, chacun dans leur canton, avaient été le plus à la peine. Le soir, la ville était illuminée et un feu d'artifice, suivi d'un bal, termina cette première journée, c'était le 3 septembre.

* * *

Mais la vraie fête eut lieu le lendemain, vendredi 4 septembre 1862, à Lausanne, fête dont les habitants conservèrent très longtemps le souvenir agréable.

Le train contenant les invités partit de Fribourg et fut arrêté douze fois jusqu'à Romont par des collations et des fleurs offertes aux participants. Parmi les nombreux journaux qui ont rendu compte de la course, nous choisirons la chronique du *Journal des Débats,* écrite par Emile Deschanel, le père de celui qui fut président de la République française il y a peu d'années, article qu'il faudrait lire en entier, mais auquel nous n'emprunterons que le passage suivant :

« On s'empile dans le train, des Anglais et des Anglaises, avides de primeurs en fait de voyages, grimpent dans le convoi sans y être priés ; on leur demande leurs cartes d'invitation : ils n'en ont point : n'importe, ils s'installent carrément et restent, comme à Gibraltar ! En ce jour de fraternité, on finit par rire et on les laisse.

Nos insulaires triomphent sur toute la ligne ; à une station, la musique joue le « God save the Queen », l'air anglais ; alors ils se lèvent et se découvrent !

Le parcours est ravissant, forêts de sapin d'un vert sombre, alternant avec des vallées d'un vert gai, coupées de ruisseaux et de cascadelles : au fond, l'amphithéâtre des glaciers étincelants sous le soleil dans leur blancheur immaculée.

A chaque station, décorée de bannières, de feuillage, d'inscriptions, de fleurs et de toutes les populations d'alentour en habits de fête, le train est accueilli par des cris d'allégresse, fanfares, discours, canonnades, collations, vin d'honneur, offert par les plus jolies filles du pays. Tout le monde descend et fraternise. Ce qu'il est impossible de rendre, c'est la simplicité, la bonhomie, la cordialité de ces réceptions. Tout se fait sans faste et avec largeur, tranquillité dans les manières, bonté dans les yeux, enthousiasme sincère et profond, sur le visage comme dans les cœurs, c'est à regret qu'on remonte en wagon. »

* * *

On arrive à Oron, où le conseiller d'Etat Jan, originaire de cette contrée, prononce un discours pour féliciter les populations des sacrifices faits en faveur de leur belle entreprise.

A Chexbres, grand discours de Paul Ceresole, conseiller d'Etat, sur la persévérance de ceux qui ont construit cette importante ligne de chemin de fer.

A la sortie du tunnel de la Cornallaz, le temps est radieux et le paysage splendide ; on chante des airs patriotiques dans les wagons et le train s'arrête au-dessus d'Epesses. Là, le président du gouvernement vaudois, l'avocat Eytel, prononce les paroles suivantes, souvent reproduites dès lors : « Confédérés ! je vous présente le canton de Vaud ! Vous le voyez à vos pieds, avec ses champs, ses vignes, ses montagnes et son lac. Si, plus tard, de nouvelles discussions devaient s'élever entre nous, nous les précipiterons dans ces eaux profondes et, si cela ne suffit pas, nous les noierons dans les flots des vins généreux que ces coteaux produisent. »

A Grandvaux, à Lutry, vin d'honneur et enthousiasme indescriptible. *(A suivre.)*

UN CHEF-D'ŒUVRE SUR LE DOS

(MONOLOGUE.)

(Le monologueur, l'air navré, considère longuement le public, puis) :

J'ai perdu mon oncle. *(Répondant à un Monsieur, dans la salle)* : Merci, Monsieur, je me sens profondément touché de la sympathie que vous me témoignez à l'occasion de la perte cruelle que je fais en la personne d'un citoyen intègre, bon époux et bon père, dont le soleil s'est couché avant la fin du jour pour arriver au port avant l'orage. *(A une demoiselle)* : Je ne vous apprends pas cette triste nouvelle, Mademoiselle, pour vous pousser à m'envoyer des fleurs, puisque le cher homme a trépassé voici bientôt trois ans. *(A une dame, avec un soupir)*: Oui, Madame, il est au ciel et dans nos cœurs, vous avez raison, Madame ; comme vous le remarquez très bien ; son souvenir nous reste : c'est une peinture moderne qu'il m'a léguée. C'est d'ailleurs tout ce qu'il nous reste ! Elle est signée d'un grand nom. *(A un Monsieur)* : Pardon ?... Non, Monsieur, ce n'est pas celui de Cambronne.

Du jour où j'eus ce chef-d'œuvre sur le dos, le malheur pénétra dans ma maison. Ah ! vous n'avez pas idée des désagréments qu'il m'a occasionnés, déjà !

D'abord, ma femme en l'apercevant n'a jamais voulu croire que ces pâtés de couleur constituaient un ensemble artistique, mais quand elle fit taxer le morceau et qu'il fut évalué à 10.000 francs sans le cadre ni le clou pour le suspendre, elle fut bien obligée de l'admirer : Sapristi ! s'écriait-elle (Caroline dit souvent sapristi, dans l'intimité). Sapristi ! C'est superbe ! Regarde donc ce paysage avec ce moulin dans le fond, n'est-ce pas ravissant ? *(avec infiniment de douceur)* : Mais, grosse bête, reprenais-je, ce n'est pas un moulin, c'est une tête de jeune fille derrière un bouquet de verdure. Ce rouge vif, tu vois : c'est la verdure.

— Jamais de la vie ! tu es fou Gottlieb ! Je distingue admirablement bien une roue, là : ce machin bleu avec des éclaboussures violettes.

— Tu te trompes, Caroline, ce que tu prends pour une roue, ce bleu et ce violet, c'est précisément les lèvres roses de la jeune fille.

Alors mon fils intervenant :

— Ça : c'est une vache qui broute. Voici la queue.

— C'est la tresse de la jeune fille, clamais-je.

— C'est une aile du moulin, affirmait ma femme.

Impossible de s'entendre !

La domestique ayant insinué qu'il fallait considérer, peut-être, la toile dans un autre sens, ce fut le comble !

Tante Adèle juchée sur une échelle, la main en visière sur le front, distinguait nettement un crâne d'homme dans une casserole.

Tante Rose à plat ventre sur le plancher, les yeux louchant vers le haut découvrait très nettement une mèche de cheveux sur une assiette.

Mon neveu, la tête en bas, suspendu par les pieds au lustre du salon voyait un caleçon de bain sur un fil télégraphique. Ayant fait un mouvement malheureux, il tomba le nez sur le dos de tante Rose et s'en planta l'épine dorsale dans la narine, si profondément, qu'il fallut une petite pince pour l'en tirer.

Quant à ma nièce, perchée sur le piano, elle apercevait, en clignant un peu de l'œil, une brosse à dents sortant d'un pot de pommade, et sans cligner de l'œil : un rossignol... ou une poule... ou un canard, sur un bec de gaz.

Personne ne voulait avoir tort, il s'ensuivit une lutte épouvantable au cours de laquelle ma femme assomma mon fils, mon fils extermina la domestique, la domestique pourfendit tante Adèle, tant Adèle décapita tante Rose, tante Rose assassina mon neveu, et mon neveu dépeça ma nièce, et ma nièce désarticula ma femme.

Demeuré seul avec mon chef-d'œuvre sur le dos je résolus de savoir à tout prix ce qu'il représentait, et je me rendis, à cet effet, chez son auteur. Je surpris le peintre au travail : il avait placé dans le poing de son enfant un gros pinceau et le gosse s'en donnait à cœur joie de barbouiller une toile. « Hardi ! lui criait son père, vas-y ! » J'entrai. Je me présentai. L'artiste me reçut très aimablement :

— Comme vous le voyez, me dit-il, je suis en train de composer un tableau pour le salon des Indépendants.

— Ah ?... fis-je, et cela sera, sans doute, une nature morte ?

— Oh ! mon Dieu ! pourquoi pas ? reprit-il, cela m'est tellement indifférent.

Alors je m'enhardis :

— Maître, murmurai-je, j'ai l'honneur de posséder une œuvre de vous, seulement, excusez-moi : je ne suis pas un connaisseur, et, ma foi, j'ignore sa signification.

— Quel numéro portait-elle au catalogue, Monsieur ?

— 17, Maître.

Il sortit un calepin de sa poche, le feuilleta, puis lut :

— D'après Ducis, critique parisien, le 17 représente un adolescent sous un pommier, d'après Pache, critique suisse, il s'agirait d'un plat d'épinards, enfin, d'après Duroc de Belgique, ce serait une cathédrale dans le style gothique. Vous êtes renseigné.

— Tonnerre ! hurlai-je, furieux, vous vous moquez de moi ! Avouez-le : le 17 ne représente absolument rien ! vous vous fichez du public ! Rien !

Alors, le Maître, très digne, avec ce mépris de l'être de génie pour le vulgaire, répondit doucement :

— Ne gueulez pas, Monsieur, je vous en prie. Puis il ajouta : Rien ? Vous avez dit : rien ? Pauvre imbécile !

Pour deux francs de pinceaux.
Pour 25 francs de couleur.
Pour 50 francs de toile.
Pour 500 francs de docteur.

Voilà, Monsieur, ce que le 17 représente.

— Comment, insinuai-je, pour 500 francs de docteur ?

— Oui, Monsieur, soupira le Maître, pour 500 francs de docteur, je le répète. Ma petite fille en peignant ce tableau se barbouilla tellement de couleur qu'elle en avala, s'empoisonna, et après dix jours de purges, de vomitifs et de lavements, elle mourut entre les bras de deux médecins. Oui, Monsieur.

J'étais confus de cette confidence douloureuse, et, le Maître me reconduisant à la porte, termina notre entretien par cette phrase hautaine :

— C'est une pitié de voir qu'il existe encore des idiots assez bornés pour insinuer que nos œuvres ne représentent rien !

Force me fut de convenir en moi-même qu'il avait raison.

André Marcel.

Madame est impatiente : — Marie, les œufs ne sont-ils pas encore cuits ?

— Marie, tout énervée :

— Madame, je ne sais pas ce qu'ils ont ces œufs, voilà vingt minutes qu'ils sont sur le feu, ils sont toujours aussi durs.

Trop avancé. — Un père parle de son fils à un ami.

— Il est avancé, c'est pas croyable, il faut l'entendre jurer !

— Ah ! et prier ?

— Oh, il est trop petit.

LES TÈCHES

Les mois d'hiver ont amoncelé devant les portes, dans les cours, sous les auvents de nos maisons foraines et villageoises les provisions de bois pour l'an qui vient.

Miser du bois, abattre du bois, faire du bois, c'est le travail d'hiver de nos paysans.

Là-haut, dans la Côte, les communes ont fait des mises.

Les hêtres, les chênes, les sapins sont tombés. Puis on a façonné les stères.

Bien alignés le long du chemin forestier, ou perdus dans les « clairs » de nos grands bois, accompagnés des grands fagots de branches, les stères attendent les chars qui viendront les chercher. Et nous avons entendu, pendant les journées trop courtes, de l'aube à la nuit, grincer les roues sous la charge pesante du bois.

Peu à peu, devant les portes, le long des murs, chez vous, chez moi, on a vu s'entasser les beaux rondins de hêtre à l'écorce lisse et grise, le cartelage de sapin, les branches de chêne. Ils ont attendu là, des jours, des semaines... Peut-être qu'un reste de sève bat encore dans leurs flancs humides. Mais la fin approche.

Un jour, cahotante, bizarre avec son moteur gras et son ruban d'acier poli, la « mécanique » est arrivée. Tour à tour, devant chaque maison du village, elle s'arrête et, sans relâche, elle scie, scie tout le bois qu'on lui présente, le bois... et les doigts aussi parfois. Elle en abat de l'ouvrage ! La sciure vole en gerbes légères, blonde pour le hêtre, rousse pour le chêne et rose pour les bois fruitiers.

Les vieilles souches gémissent, la scie grince, et les stères, et les tas de branches fondent comme neige au soleil.

Quand la dernière bûche est sciée, de son allure cahotante et saccadée, la « mécanique » s'en va plus loin : chez vous voisin, chez vous voisine. On a son jour et son heure d'avance et le voici fait en quelques instants, le long travail de la scie à main, qui remplissait autrefois les jours d'hiver. Il ne reste plus qu'à refendre les rondins à la hache. C'est l'affaire de peu de temps et maintenant les enfants rentrant de l'école vont « faire la têche » :

« Faire la tèche »... ce sera une excellente diversion aux parties de « gnus », aux randonnées en trottinette ; et quelle mine de punitions utiles si elles ne sont pas agréables !

« Tu n'as pas su ta leçon ce matin ? Tu as mal répondu au papa ?... Tu as griffé la petite sœur ? Perdu les centimes pour le lait ?... Déchiré ton tablier ? Bien, mon petit, va vite faire la têche jusqu'au goûter ! »

Faire la tèche, c'est presqu'un plaisir, pour commencer ; aligner, entasser, empiler ces jolis morceaux de bois égaux, quel magnifique jeu de construction. Mais à la longue cela fatigue ; les corbeilles de bûches sont lourdes aux petits bras, le bois est souvent tranchant, les esquilles en traîtres blessent les petites mains aux doigts tendres. Tout à coup, le mur de bûches trop haut ou mal équilibré vacille, s'écroule et toute la tèche est à recommencer.

En mars, un peu partout les provisions de bois, se haussent en tèches régulières, nettes comme des murs d'architectes.

Une belle tèche, c'est l'orgueil de la ménagère. Tout comme une courtine bien tressée est l'orgueil du paysan.

Devant les portes, dans les cours, le long des murs, sous les auvents, j'ai vu beaucoup de tèches ces jours-ci.

— Tèches de riches, vraies forteresses de beau bois lisse et régulier, rose, presque sans nœud, tèche toute entière de fayard, qui chauffe mieux que du charbon. Aux jours durs de grande bise, c'est par corbeilles entières que le fourneau de la chambre dévorera ce bois, donnant en échange la douce chaleur qui fait si confortable la veillée sous la lampe, jusque tard dans la nuit. Il y a beaucoup de ces tèches là, dans mon village.

Mais j'ai vu aussi, honteuses, se dissimulant dans les angles cachés, comme conscientes de leur peu de valeur, les tèches de «bois moindre», bois blanc, racines, brindilles, tout cela tôt consumé... Tèche de pauvre, tèche de misère.

Ah ! flamme claire qui ne laisse pas de braises sous la cendre trop légère... souche qui charbonne sans vouloir donner de chaleur... petites branches qui flambez si bien, mais qui vous éteignez tout aussi vite... Comme la maman soucieuse, courbée sur vous, vous ménage ! comme vous semblez précieuses aux pauvres mains engourdies par le froid. Et comme tu diminues vite — trop vite — petite tèche de « bois moindre », avec l'hiver si rude et long que nous avons.

. . . . . .

Pour qu'une tèche soit bonne à être employée il faut la laisser sécher, quelques mois au moins, un an si possible. Mais on ne peut pas tout prévoir et souvent la tèche sèche se trouve consumée avant que la nouvelle soit bonne à prendre. Cela arrive en général au mois de mars, et c'est pourquoi, au printemps, même dans les meilleurs ménages, il y a parfois au moment du repas de midi, des paroles aigres, des reproches.

— Le dîner n'est pas prêt ?

— Le feu n'a pas voulu brûler, j'ai plus rien de bois sec !

— Tu n'as pas su le ménager, j'en ai pourtant misé deux stères de plus que l'année dernière !

Elle a les yeux rouges de toute la fumée que le bois trop vert lui a lancée dans la figure et répond :

— Je ne peux pas cuire sans feu, pourtant ! Ah, si on avait le gaz ! Quand je pense que la cousine Yvonne à Lausanne n'à qu'à tourner un robinet, mettre une allumette et voilà le feu qui brûle ni trop ni trop peu, sans cendre ni fumée... Tandis que moi ! ! ! Une heure que j'ai soufflé sur ce mauvais bois ! J'allais y verser mon bidon de pétrole dessus, de colère ! et puis j'ai pensé aux histoires de femmes brûlées, qu'on lit sur le journal — et j'ai essayé encore une fois de le rallumer, ça a été pour finir — mais maintenant je suis en retard pour toute ma journée, et il faut encore se faire marronner par toi... Quelle vie ! Quelle vie !

Lui, devant cet orage qui menace la paix de son dîner se fait conciliant.

— Ecoute, c'est sûr que du bois vert ça ne flambe pas tout seul. Il faut laisser sécher la tèche et puis... en attendant on pourra demander au voisin de nous prêter quelques corbeilles de sec. On le leur rendra l'année prochaine. Il a une plus grosse tèche que nous et il a été longtemps loin cet hiver. Autant qu'il n'a pas brûlé !

Et avec le bois sec, la paix rentre au logis.

Dehors, sous l'auvent, la tèche fraîche fume au soleil de mars. Soleil et bise vont sécher jusque dans les fibres profondes le reste de la sève qui fit vivre et verdir le bois.

« Tèche fraîche, femme sèche : désagrément. Tèche sèche, femme fraîche : grand agrément. » dit mon voisin qui a la manie de citer des proverbes et... je crois vraiment que, pour cette fois le proverbe a raison.

(Journal d'Yverdon.) *Milandre.*

LE FEUILLETON

L'HÉRITAGE DE LA TANTE LUCIE

* * *

Au son de cette voix grave, qui rappelait celle de M. le ministre, la tante se recueillait et joignait les mains.

L'automne, on s'en souvient, eut de belles journées douces et pleines de lumière. La bronchite céda, mais Lucie, grâce à la fièvre, avait peine à se remonter et restait faible. Le médecin, que la brave femme avait appelé sur le conseil de son neveu, recommandait le lit et prescrivait des fortifiants. Lucie riait de la chose, elle qui avait toujours passé pour «un rocher».

— Enfin, que veux-tu, mon petit, disait-elle, quand on se met dans les pattes d'un docteur, il faut bien faire ses fantaisies.

Le médecin disait au neveu que cette faiblesse persistante lui donnait à penser. Il devait y avoir quelque part un principe de maladie, un foyer caché. La tante « gogeait » peut-être une autre affection qui se déclarerait avec les premiers froids. Pas de tracas, ni d'émotions, toujours des visages gais et contents, pas de contrariétés et le moins possible de commères babillardes.

La Louise Pittet et le neveu montaient la garde autour du lit et eussent éloigné les importuns. Lucien, le filleul, le gentil Lucien, avait l'entrée libre. Il venait rarement, le dimanche après-midi de préférence. Son regard franc exprimait à la malade ce que les lèvres n'auraient su dire. Il se sentait un peu gêné, car Victor, toujours présent, le regardait d'un œil soupçonneux. Cependant Lucie était satisfaite de la présence du jeune homme. Elle s'étonnait qu'il ne vînt pas plus souvent et le disait :

— J'ai de vos nouvelles chaque jour, chère marraine, répondait l'honnête garçon. Je pense du cœur à vous, je suis avec vous affectueusement. Mais vous êtes bien entourée, bien soignée et les visites fatiguent...

— Pas les tiennes, pour sûr, mon garçon.

Par un bel après-midi d'octobre — un dimanche — Lucien vint voir sa marraine. Elle était assez bien, presque gaie, les yeux animés, brillants, mais cette faiblesse, toujours persistante, la tenait au point qu'elle n'eût pu faire un pas sans aide, si elle eût voulu se lever, ce qu'elle avait fait la veille. La garde était absente pour quelques heures.

Les deux jeunes hommes causèrent un instant auprès du lit, puis Lucien dit :

— Il me semble que la petite marraine voudrait dormir un brin, ses paupières se ferment. Nous irons au jardin...

— Et tu ne te sauveras pas au moment de prendre le café, vilain garçon, comme tu l'as fait dimanche dernier, dit Lucie à son filleul, lui frappant amicalement la main. Louise Pittet, qui s'y connaît, a fait une délicieuse crème aux œufs. Il ne s'agit pas de manquer à l'appel.

— Merci de votre invitation, marraine.

Lucien regardait Victor à la dérobée. Il lui trouvait cet air drôle, inquiet, excité qu'il lui avait vu déjà maintes fois, entre autres au service militaire, aux jours où Victor avait fait quelque esclandre qui lui avait valu une réprimande ou du clou. Il n'y avait pas à en douter : Victor avait « son verre », ce verre de trop qui lui jouait parfois de si vilaines tours, le rendant incapable de se contrôler, de mesurer la qualité et l'effet de ses paroles. Sous l'empire de son verre, il devenait grossier, laissait apparaître

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.